

Pour l'histoire du Diocèse

D. THÉOPHANE DEQUEVAUVILLER

Premier Chancelier du Patriarcat Latin

(1811 - 1864)

Le 17 Janvier 1848, S.B. Mgr Joseph Valerga, premier Patriarche latin de Jérusalem après la restauration du siège résidentiel, faisait son entrée solennelle dans la Ville Sainte. Il était accompagné d'un secrétaire provisoire, D. Jean-Baptiste Gavazzi de Pistoia, et d'un domestique, M. Sante Venturini, qui avait été auparavant valet de chambre de Pie XI, avant son élection au Pontificat.

Le nouveau Patriarche prit logement, avec sa suite, dans un petit appartement que les RR. Pères Franciscains lui avait aménagé dans le Couvent de Saint Sauveur.

Dix-huit mois plus tard (Août 1849) il déménageait pour s'installer dans un bâtiment bien pauvre aussi, mais plus vaste, cédé par la Custodie.

Cette nouvelle maison, située près de la Porte de Jaffa et donnant sur la Citadelle, correspondait à l'actuelle école paroissiale de Terre Sainte pour filles, dirigée par les Soeurs de St. Joseph de l'Apparition.

Le premier prêtre étranger qui vint se joindre à la minuscule famille patriarcale fut un français, Don Théophane Dequevauviller.

Jeunesse pénible

Jacques Augustin Théophane Dequevauviller était né le 20 décembre 1811, à Saint-Riquier (Somme), diocèse d'Amiens. Après une enfance pénible, il avait su — malgré sa faiblesse de constitution qui le fit, à 20 ans, exempter du service militaire — par son intelligence et son application à l'étude, se frayer une voie dans la vie.

Voici ce que l'abbé Louis Dubourguier nous rapporte, dans sa *Vie de Mr. Padé*, ancien curé de St. Riquier, à propos des années de jeunesse de Théophane Dequevauviller:

« Mr. l'abbé Dequevauviller, à l'exemple de Saint Vincent de Paul, avait employé ses premières années à garder les troupeaux... Attaché à ce titre à l'exploitation agricole que M. Padé avait annexée à son pensionnat, il se trouvait soir et matin à même de voir les élèves, et de leur envier le bonheur de pouvoir s'instruire.

Un jour il se dit: Pourquoi, moi aussi, n'apprendrais-je pas? » Il confia cette idée à la Supérieure des Religieuses de l'Hospice qui l'encouragea; et dès lors il n'eut plus qu'une pensée: s'instruire.

La bonne Supérieure, à qui il enverra plus tard, dans chacune de ses lettres, son souvenir filial, plaida la cause de l'enfant auprès de M. Padé, M. Padé alla au-devant d'un désir qu'il trouvait de bon augure; et bientôt l'enfant sut lire et écrire: c'était un premier pas, ce ne fut pas le dernier.

Tout en veillant sur ses moutons, *Théophane* (c'était le nom sous lequel maîtres et élèves le désignaient) lisait donc et s'instruisait peu à peu.

Après l'Ancien Testament, le Nouveau et le Catéchisme, vinrent les livres d'histoire, puis le *Manuel du Bon Jardinier*, où il puisa les données théoriques susceptibles de le mener à une profession honnête,

Quand il n'eut plus rien à apprendre dans l'art horticole de son maître, le vieux Romain, il alla offrir ses services dans un château des environs (à Francières, village voisin de Saint-Riquier) où il fut bien accueilli par la Famille des Essarts.

Cependant, il s'était trouvé une femme qui avait rêvé pour ce Théophane autre chose que le bonheur d'être instruit dans l'art des Jardins, qui voyait dans sa piété, sa candeur et son énergie de volonté, les indices de la vocation sacerdotale; c'était cette même Supérieure de l'Hospice de St. Riquier, sainte fille dont nous avons admiré la charité et dont la mort fut un deuil pour toutes les paroisses voisines.

Elle écrivit donc à Mr. l'Abbé Leleu: « Théophane doit être prêtre... il le sera, si vous le voulez ». Mr. Leleu n'avait point oublié le jeune pâtre, dont lui-même s'était fait le professeur à ses rares moments de loisir; mais il allait résigner sa cure de Ham et partir pour l'Orient. Que faire? Tout à coup, obéissant à une inspiration soudaine, il propose à Théophane de l'accompagner. L'ancien pâtre y consent: il avait 25 ans. »

Instituteur en Orient

« Après avoir fait ses études classiques à Constantinople, il se rendit en Perse, où il fut appelé à diriger les fameuses écoles que venait de créer Mr. Eugène Boré.

Il y fit connaissance de Mr. l'abbé Valerga, envoyé du Souverain Pontife dans les Etats du Shah, et ne tarda pas à nouer avec ce missionnaire apostolique une amitié qui devait réagir sur ses destinées ultérieures. Grâce à une puissance de volonté robuste, à une persévérance d'action infatigable, M. Dequevauviller finit par être en mesure de passer de solides examens sur les Lettres et la Théologie.

« On aurait dit qu'il avait la science infuse, tant son intelligence absorbait vite et classait bien les différents ordres de connaissances ».

Aussi, Mgr Hillereau, archevêque de Pétra et Vicaire Apostolique de Constantinople, se fit un bonheur de l'admettre aux Ordres sacrés.

Un fois ordonné, Mr. Dequevauviller prêta son concours à l'œuvre des Lazaristes dans le Levant, et en qualité de prêtre libre fut attaché au Collège de Bebeck, où se trouvait alors M. Tellier, de Long (village voisin de St. Riquier).¹

Plus tard D. Théophane quitta le Collège et devint précepteur privé dans une famille française résidant dans la capitale turque.

L'appel à Jérusalem

C'est à Constantinople, en Juillet 1850, que M. Paul-Emile Botta, ancien Consul de France à Mossoul, suggéra à D. Dequevauviller l'idée de se mettre au service du nouveau Patriarche de Jérusalem.

Voici ce qu'en dit l'abbé Théophane lui-même, en écrivant à Mgr Valerga:

« La proposition que m'a faite spontanément Mr Botta a été comme un trait de lumière pour moi, comme une indication de la Providence. Aussi, Monseigneur, mon désir bien sincère est de m'attacher à Votre Grandeur et à votre Diocèse; mais d'y m'attacher d'une manière *stable* et *permanente* et non transitoire, pour remplir les modestes fonctions que vous voudrez bien me confier, pourvu que j'en sois capable.

Quant à ce que vous dites être la seule difficulté qui vous a empêché de m'appeler à Vous, j'ai l'honneur de vous déclarer que je suis entièrement disposé à faire abnégation de mon propre intérêt; car je n'ignore pas que vos ressources sont assez bornées. Si j'ai accepté des émoluments qui peuvent paraître assez considérables, c'est que j'ai travaillé pour des oeuvres qui se suffisaient à elles-mêmes. D'ailleurs vous savez qu'il en était autrement lorsque j'étais en Perse et en Mésopotamie.

1. Nous remercions cordialement le T.R.P. Paul DENTIN, Supérieur des Auxiliaires du Clergé de St. Riquier, et M. l'Abbé Michel LEROY, ancien professeur au Petit Séminaire de St. Riquier, Membre titulaire de la Société d'Emulation historique et littéraire d'Abbeville et Curé actuel de Acheux-en-Vimeu (Amiens), qui ont bien voulu nous fournir des précieux renseignements sur la jeunesse de D. Dequevauviller. Les citations tirées de l'ouvrage *Vie de M. Padé* par l'abbé L. Dubourguier (Lille, 1894) sont dues à l'obligeance de M. l'Abbé Leroy.

Mon ambition est d'être plus directement utile à l'Eglise et à la Religion. C'est pour cela que je suis prêtre et non pour amasser des richesses périssables.

En conséquence, Monseigneur, ma première pensée a été de vous dire bonnement et simplement que, sur ce point, je m'en rapporte entièrement à ce que vous jugerez à propos de faire. Mais craignant que cela vous paraisse trop vague, je prends la liberté d'ajouter que si vous avez un précédent j'en accepte les conditions, ou, si vous n'en avez pas, vous tâchez de me donner un entretien convenable à un Missionnaire.

Je suppose que j'aurais à vivre sous le même toit que Vous, à la même table que Vous, en un mot à vos frais.



S. B. Mgr Joseph Valerge (1813-1872)

Relativement au reste, Monseigneur, vous connaissez les lieux et ce qui convient à l'entretien d'un missionnaire. Vous même, vous savez par expérience les besoins de cette condi-

tion. Vous savez qu'il faut faire de temps à autre une aumône, acheter un livre, quelque fois payer un maître de langue, etc. Ainsi je remets la décision de tout cela à votre sage discrétion...

Je crois, Monseigneur, vous avoir écrit assez clairement et plus encore avec le coeur qu'avec la tête.

Il ne me reste que d'attendre avec patience la décision qu'il vous plaira de prendre à mon égard. Ayez la bonté de me la faire connaître le plus tôt possible et de me donner vos ordres avec autant de précision que faire se peut...»
(Lettre du 14 Juillet 1850. Archives du Patriarcat Latin).

Mgr Valerga, qui se trouvait à Rome, ne manqua pas de lui donner par lettre toutes les informations désirées, dans un style clair et précis qui plut à l'abbé Théophane. Voici comment il s'exprimait dans une nouvelle lettre au Patriarche, en date du 24 Août 1850:

«La loyauté, la clarté et la précision avec lesquelles vous m'écrivez me font un sensible plaisir. De cette manière on sait parfaitement sur quel terrain on marche.

Vous vous donnez trop de peine, Monseigneur, pour me convaincre de l'exiguïté des ressources du Patriarcat de Jérusalem.

Je vous déclare de nouveau que je n'élève aucune prétention, et je me fais un plaisir d'accepter les conditions que vous m'expliquez avec détail dans vos lettres.

Je vous remercie infiniment, Monseigneur, de la nouvelle marque de bonté que vous me donnez en agréant l'offre que je vous ai faite d'aller avec vous et sous vous à Jérusalem, où naturellement, les croix sont plus nombreuses et lourdes que partout ailleurs. Dès ce moment je me considère, comme vous appartenant.»

L'arrivée à Jérusalem

Sa Béatitude Mgr Valerga, toujours à Rome, par sa lettre du 10 Octobre 1850, signifiait à D. Dequevauviller son acceptation *définitive* au service du Diocèse de Jérusalem. Par la même lettre il l'autorisait à se rendre dans la Ville Sainte. Là il trouverait son secrétaire, D. Gavazzi, qui l'accueillerait en frère et pourvoirait à tout le nécessaire jusqu'à son retour à Jérusalem.

D. Théophane préféra attendre la rentrée du Patriarche, avant de se mettre en chemin.

Mais, comme l'attente se prolongeait outre mesure, le 15 Avril 1851, il écrivait au Patriarche toujours dans la Ville Eternelle:

« Après de nouvelles réflexions faites en la présence de Dieu, je m'empresse de vous faire part de la résolution où je suis de partir pour la Terre Sainte dans une quinzaine de jours...

Sans doute au point de vue de la prudence humaine, la demande que j'ai faite laisse quelque chose à désirer, mais nous autres, ministres du Seigneur, nous devons plus que personne, laisser sa part à la Providence divine dans les événements de la vie; d'ailleurs, depuis que cette affaire est commencée j'ai été toujours poussé instinctivement vers vous et voilà ce qui m'a fait négliger d'autres positions plus attrayantes, mais moins selon mon coeur.

Cette affaire est donc finie, et dès ce moment, Monseigneur, je vous prie de me considérer comme vous appartenant et de disposer de moi comme vous le jugerez à propos, pour le bien de l'oeuvre qui vous est confiée. Assurément, vous trouverez des ouvriers plus capables que moi, mais j'ose vous dire vous n'en trouverez pas de plus dévoué.»

Vraisemblablement vers le commencement de Mai 1851, Don Théophane dut quitter Constantinople pour se mettre en route vers Jérusalem.

A son arrivée dans la Ville Sainte, il y trouva D. Gavazzi, visita les Lieux Saints, rendit visite au Rév.me Père Custode et, sans s'arrêter plus longtemps, il repartit pour Rome, où il espérait rencontrer le Patriarche.

Malheureusement Mgr Valerga était à ce moment hors de la Ville Eternelle et D. Dequevauviller dut se contenter de lui adresser une longue lettre, datée du 31 Juillet 1851.

Après un séjour d'une dizaine de jours à Rome, D. Théophane se rendit, pour deux mois, en France, afin de revoir sa famille et ses amis.

Le 28 Octobre 1851 il écrivait de nouveau de Jérusalem à Mgr Valerga:

«Pour me conformer à votre désir de me voir promptement retourner à Jérusalem, je me suis arraché aux joies de ma famille, de mes amis et de mes connaissances.

Contraint par le mauvais temps de débarquer à Sour (Tyr), j'ai fait le voyage par terre en passant par St. Jean d'Acre, le Carmel, Nazareth et quelques autres localités; je suis revenu à Jaffa, à cause du peu de sûreté de la route par la Samarie, où quatre jours auparavant trois religieux ont été dépouillés»

Comme le retour du Patriarche à Jérusalem était cette fois imminent, D. Théophane jugea plus prudent pour le moment de « se tenir à l'écart et ne pas se mêler d'œuvres publiques et extérieures ».

Le 18 Novembre 1851, Mgr Valerga rentra dans la Ville Sainte après une très longue absence qui avait duré presque deux ans. Pendant ces longs mois le Patriarche avait parcouru l'Italie et la France, en s'arrêtant particulièrement à Rome pour régler avec la S.C. de la Propagande de nombreuses questions touchant à l'organisation de son diocèse. Il avait lancé aussi des appels réitérés au clergé de France et d'Italie pour avoir des volontaires qui puissent l'aider dans son travail.

Voici les noms des pionniers qui répondirent à l'appel, et qui au cours des années 1851 et 1852, vinrent former avec M. Dequevauviller le premier noyau du clergé patriarcal: *D. Pierre Cotta*, niçois¹, *D. Barthélemy Cardito*, napolitain; *D. Louis Poyet* et *D. Jean Morétain* lyonnais; le *Père Eugène Tommasi* de Ravenne, oratorien; le *P. Léonard de St. Joseph*, carme, frère du Patriarche.

Débuts de la Curie et du Séminaire.

Avec ces recrues, Mgr Valerga put finalement penser à donner



L'entrée de l'ancien Patriarcat restaurée après le tremblement de terre de 1927

— autant que les circonstances, les moyens et le personnel le permettaient — une première organisation à sa Curie diocésaine et à son Séminaire.

1. cfr JERUSALEM, 1963, (pag. 145-154)

Il s'agissait d'abord d'aménager une *résidence* capable d'offrir la place indispensable pour l'habitation du Patriarche, de son clergé, de sa curie et de son séminaire.

La maison, près de la Porte de Jaffa, que la Custodie, sur désir de la Propagande avait cédée en 1850 au Patriarche, fut transformée en « patriarcat ». Les quatre chambres du rez-de-chaussée donnant sur la rue furent affectées à la conciergerie (kawwas et drogman), au divan et au réfectoire. Plus loin dans un petit réduit on installa la cuisine. L'étage (4 chambres) fut réservé à l'habitation du Patriarche et du clergé. Comme, du côté de la Citadelle, la construction, faute de solides fondations, menaçait de s'écrouler, on bâtit des arcades, qui furent surmontées d'une petite bibliothèque et d'une minuscule chapelle privée pour le Patriarche.

Pour le séminaire il fallut penser à aménager une petite maison voisine, composée de quelques chambrettes. Deux nouvelles chambres furent bâties à l'étage; on loua deux autres pièces d'une famille voisine; un escalier extérieur provisoire donnait accès à ces chambres. Entre le « patriarcat » et le « séminaire » une salle plus vaste fut adaptée à chapelle commune.¹

Après l'installation, le Patriarche procéda au partage des attributions et du travail.

D. Gavazzi continua encore quelques mois dans sa fonction de secrétaire avant son retour en Italie (début de novembre 1852). D. Dequevauviller fut nommé chancelier; D. Cotta se vit confiée la procure du patriarcat et du Séminaire; le P. Tommasi fut nommé maître de cérémonies tout en étant professeur au séminaire²; D. Cardito fut affecté au Séminaire en même temps qu'à la secrétairerie; D. Morétain fut envoyé à Chypre comme chargé provisoirement du Vicariat; finalement le P. Léonard fut nommé Vice-Recteur du Séminaire, le titre de recteur étant réservé pour l'instant au Patriarche lui même. Le séminaire fut ouvert en décembre 1852.

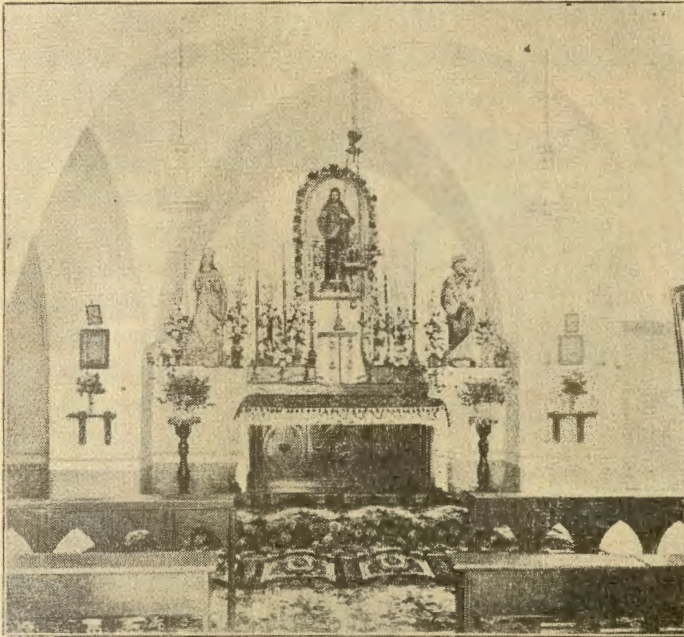
1. De l'ancien « patriarcat », et « séminaire », transformés en école paroissiale pour filles après la construction du patriarcat actuel, ne subsistent actuellement que quatre chambres sur la rue et la cuisine. Tout l'édifice, fortement ébranlé par le tremblement de terre du 11 Juillet 1927, fut démoli et à sa place fut élevée la belle et spacieuse bâtisse moderne de l'école.

2. On garde de lui aux Archives du Patriarcat un volumineux « Cérémonial » manuscrit, d'environ 280 pages, dans lequel le P. Tommasi fixa les détails à suivre dans les cérémonies pontificales aux Lieux Saints et ailleurs. De même on garde un « *Memoriale pro Sacris Functionibus juxta Ceremoniale Episcoporum* » de 149 pages, dans lequel il consigna un compte-rendu de toutes les cérémonies célébrées depuis le 9 février 1853 jusqu'au 9 mai 1859.

La vie au Patriarcat

La vie commune au Patriarcat fut organisée sur un plan assez austère. Le Patriarche se levait de très bonne heure, faisait oraison pendant une heure, célébrait la sainte Messe, après laquelle il donnait audience aux pauvres. Il prenait son petit déjeuner, qui consistait dans une tasse de café au lait, puis il se mettait au travail.

Les prêtres suivaient de près cet horaire et ce train de vie. D'après un usage en cours à cette époque, à 10 h. 30 on prenait en-



La chapelle de l'ancien Patriarcat, transformée en chapelle de l'école paroissiale (photo de 1904)

semble le repas du déjeuner. Le Patriarche présidait, et lisait lui-même un chapitre de l'évangile en latin. On lisait ensuite «*La Civiltà Cattolica*» ou un autre livre ou revue en italien, jusqu'à ce que le patriarche prononçât le *Tu autem*. On lisait alors le Martyrologe, puis on restait en conversation jusqu'à la fin du repas. Dans l'après-midi on reprenait le travail jusqu'à 5 h. 30 où avait lieu le dîner.¹

Au repas du soir on lisait un chapitre de l'Ancien Testament, puis les «*Annales de la Propagation de la Foi*» ou autre publication en français.

1. Cet horaire fut modifié par la suite.

Pour l'Office divin chacun recitait les petites heures en particulier. Dans l'après-midi, dès que l'heure des matines le permettait, le patriarche appelait à l'office en sonnant une clochette. On récitait ensemble, en deux chœurs, vêpres, complies, matines et laudes.

Le soir, vers 8 heures, la clochette tintait de nouveau pour appeler tout le monde, prêtres et domestiques, à la prière du soir. On s'agenouillait autour du patriarche; on récitait le chapelet, suivi des litanies de la Sainte Vierge, d'une lecture spirituelle et du «*De profundis*». Après quoi chacun se retirait dans sa cellule¹

D. Dequevauviller chancelier

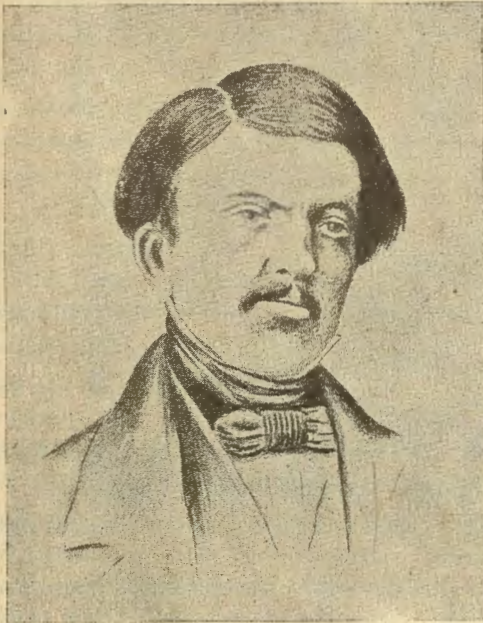
C'est dans cette ambiance familiale, imprégnée d'un haut esprit sacerdotal et surnaturel, que

D. Dequevauviller entreprit l'exercice de la lourde charge que le Patriarche venait de lui confier en le nommant Chancelier de la Curie.

D. Dequevauviller comptait alors quarante ans. Il était plein de vie et d'énergie, et il en fallait vraiment pour s'acquitter consciencieusement des multiples devoirs de sa charge,

La fonction de chancelier comportait en effet, outre l'expédition des affaires courantes de la Curie diocésaine, l'entretien de fréquentes relations avec le Consulat de France. La France était alors la puissance protectrice des intérêts catholiques auprès du Gouvernement Ottoman.

Ces relations n'étaient pas toujours aisées, parfois à cause des difficultés intrinsèques des affaires, parfois à cause de la rétivité des responsables à s'engager à fond,



M. Paul-Emile Boita (1802-1870) consul de France
à Jérusalem

1. Nous tenons ces détails d'une *Vie de S.B. Mgr Joseph Valerga* (manuscrit de 1292 pages) écrite par son neveu Mgr Félix Valerga, qui vécut à Jérusalem vingt ans (1862-1882), et de l'ouvrage en deux volumes, de Mgr. A. Haussman de Wandelbourg, *La Palestine, la Syrie et l'Arabie visitées avec Mgr Valerga*, publié à Paris en 1886.

Au début du Patriarcat, le bon Dieu aménagea à Mgr Valerga et à son chancelier la présence à Jérusalem d'un Consul qui était vraiment l'homme providentiel. Je veux dire *M. Paul-Emile Botta*, qui avait été consul de France à Mossoul de 1842 à 1847. En Mésopotamie M. Botta avait connu l'Abbé Valerga et à la suite de ses fréquents entretiens avec lui, il était passé de l'indifférence à la pratique fervente de ses devoirs religieux. Nommé Consul à Jérusalem en 1848, juste au moment où le nouveau Patriarche arrivait dans la Ville Sainte, il fut jusqu'à son départ, en 1855, un ami sincère et dévoué du Patriarcat naissant. Il ne craignait nullement de se compromettre avec son gouvernement pour soutenir la bonne cause de la religion.

Ses successeurs, M. Gérard Santini et M. Edmond de Barrère, n'étaient plus de la même trempe. Don Théophile dut à plusieurs reprises, pour obtenir leur appui, faire usage avec eux de toute son énergie proverbiale.¹

Une autre tâche très importante confiée au Chancelier était celle de la correspondance en langue française avec les amis et bienfaiteurs du Patriarcat ainsi qu'avec les organismes qui s'occupaient d'oeuvres missionnaires.

Mgr le Patriarche et le Chancelier, dans leurs fréquents voyages en Europe, avaient noué maintes connaissances et amitiés. Mgr Valerga, dans son premier voyage de 1849, avait fondé à Paris un Comité pour les pèlerinages en Terre Sainte. Ce Comité achemina un nombre non indifférent pour l'époque de pèlerins vers Jérusalem. Naturellement la visite de Jérusalem faisait connaître à un certain nombre d'entre eux le Patriarcat et ses oeuvres naissantes et créait autour de lui un courant de sympathies et d'amitiés durables. La tâche du Chancelier était d'entretenir cette flamme par une correspondance fréquente.

Très versé dans la langue française, M. Dequevauviller écrivait aussi les *rapports annuels* à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi de Lyon et de Paris. Ces rapports revêtaient une importance capitale pour le Patriarcat qui comptait beaucoup sur les secours de cette Oeuvre pour l'entretien de ses missions. Plusieurs de ces rapports ont paru dans la collection des *Annales de la Propagation de la Foi*.²

1. Mgr Félix Valerga, dans sa Vie manuscrite du Patriarche, rapporte à cet égard (pag. 152) une amère repartie donnée par D. Dequevauviller à M. Barrère. Ses paroles dures firent à l'instant sursauter le Consul, mais elles obtinrent leur effet.

2. « M. Dequevauviller avait toutes les qualités qui font l'administrateur; il avait en outre le don des langues et parlait avec facilité le Latin, le Grec, le Persan, l'Arabe et le Kurde... Administrateur et missionnaire, il fut aussi un écrivain. Ses articles paraissaient sous la rubrique *Jérusalem* dans *L'Univers*, puis *Le Monde*. (*Vie de M. Padé*, p. 400).

Les luttes de Beit Jala.

Le Moniteur Diocésain a déjà eu l'occasion de parler à plusieurs reprises des luttes épiques qui se déroulèrent à Beit Jala à l'occasion de l'établissement de la première mission de Patriarcat.¹

Sans entrer de nouveau dans la description de cette bataille décisive pour la liberté religieuse en Terre Sainte, il nous suffira ici d'évoquer rapidement le rôle joué par D. Dequevauviller dans ces événements.

D. Jean Morétain, fondateur de la mission de Beit Jala, nous parle dans ses *Mémoires*² de son premier contact avec ce village. Arrivé à Jérusalem la 9 Novembre 1852, il fut heureux de consacrer les premiers jours à satisfaire sa dévotion en visitant les Lieux Saints, en compagnie de Don Dequevauviller.

« Le 25 Novembre nous étions à Bethléem et le 26 à St. Jean. En allant de Bethléem à St. Jean, je vis du sépulcre de Rachel le gros village de Beit Jala, sur la montagne qui est à l'occident. Je demandais à M. l'abbé Dequevauviller ce que c'était ce village. Il me répondit : « C'est un village grec, qui depuis longtemps demande des prêtres latins. Il nous faudrait un bon missionnaire pour l'y envoyer. »

Dans ce moment je priai Dieu dans mon coeur de m'envoyer missionnaire en ce lieu. Dieu exauça ma prière, puisque quelques mois après c'était moi que Mgr le Patriarche destinait à cette périlleuse mission. » (*Mémoires* I, p. 125).

En réalité, le mardi 25 Octobre 1853, D. Morétain quitta le Patriarcat à Jérusalem pour s'installer à Beit Jala, Immédiatement une opposition farouche se déclancha contre le missionnaire. Deux jours après le Patriarche en personne se rendait à Beit Jala pour s'installer à côté de son missionnaire. Après trois mois d'assauts répétés à main armée contre la Mission, Mgr le Patriarche, accompagné de D. Morétain et de Mr Botta, consul de France, en signe de protestation quitta Beit Jala, le 6 février 1854. Il se dirigea d'abord sur Ain Karim, puis sur Jaffa où il demeura six mois en exil volontaire jusqu'au triomphe définitif de sa cause.

Le 21 Août 1854 il rentrait victorieux à Jérusalem, avec un nouveau firman de la Sublime Porte qui lui octroyait pleine liberté d'action apostolique.

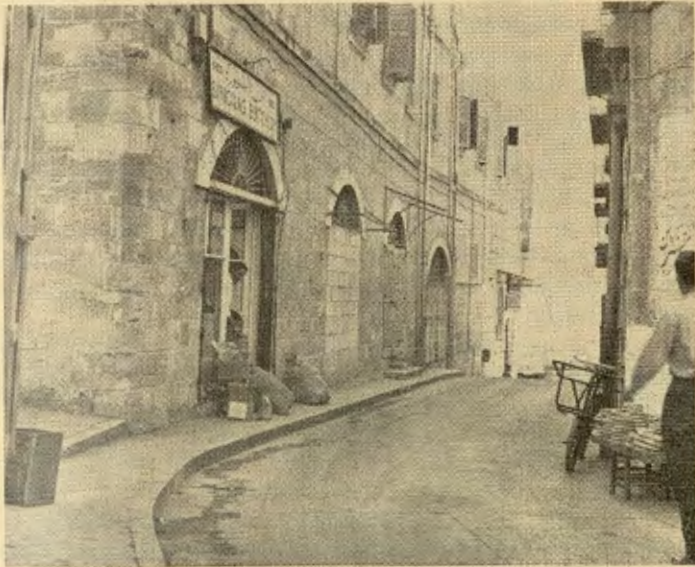
1. Médebielle : *Le Centenaire de la Paroisse de Beit Jala*, en Jérusalem, 1953, 152 ss.; Médebielle : *Un grand missionnaire : D. Jean Morétain (1816-1883) en Jérusalem*, 1962. 6 ss.; Beltritti : *D. Pierre Cotta*, (1814-1862) en Jérusalem, 1963, 146 ss.

2. Gros volume manuscrit de 694 pages, aux Archives de Patriarcat latin.

D. Dequevauviller ne figure pas dans la première partie de ces luttes. La raison est qu'il se trouvait en ce moment, par ordre de Sa Béatitude, en France pour des affaires importantes. Il ne fut de retour à Jérusalem qu'en janvier 1854 lorsque les choses précipitaient. En mars il se rendit à Jaffa visiter le Patriarche exilé et le consoler.

L'épreuve du découragement.

De retour à Jérusalem il se tint en contact permanent avec lui et avec M. Botta, qui conduisait vaillamment sa bataille diplomatique à Paris et à Constantinople, en faveur du Patriarche et de ses droits.



Ce qui reste de l'ancien Patriarcat (1849-1864) : quatre chambres du rez-de-chaussée transformées en « magasins »

A un certain moment le courage de D. Théophane parut fléchir sous le poids des déboires et des ennuis. Le 3 juin, il écrivait une lettre au Patriarche dans laquelle il lui confiait son découragement devant les difficultés toujours grandissantes, et son secret désir d'abandonner Jérusalem.

Le Patriarche, qui traversait lui-même à cette époque une des périodes les plus critiques de sa vie apostolique, lui répondit, le 9 juin, par une longue lettre toute paternelle qui est un chef-d'œuvre de psychologie et d'esprit surnaturel.

En voici quelques passages :

«C'est inutile de vous dire toute la peine que votre lettre confidentielle du 6 Juin m'a causée. A la loyauté avec laquelle vous me parlez et à la confiance que vous avez en moi je ne pourrai mieux répondre qu'en vous exprimant avec franchise ce que je pense autour de la détermination vers laquelle vous semblez pencher.

Je ne vous dirai ni le chagrin, ni l'affliction, ni l'embaras que votre départ me causerait, ni les conséquences fâcheuses qui en suivraient pour cette Eglise de Jérusalem et ses missions.

Je me contenterai de prendre en examen les raisons qui ont pu provoquer votre découragement et qui ont fait chanceler un moment votre constance dans une carrière que vous avez si vaillamment entreprise.

Vous avez raison de dire que Jérusalem est un champ de bataille... Mais cette raison ne me paraît pas telle qu'elle puisse autoriser celui que la Providence a placé en ce champ de lutte à l'abandonner en ce moment. Ceci ne pourrait être fait qu'en trois cas: 1) si le soldat n'avait été enrôlé légitimement, c'est-à-dire, pour parler sans ambages, s'il n'était pas sûr de sa vocation; 2) si le commandant lui-même ordonnait la retraite et en donnait l'exemple; 3) si le sacrifice du soldat pour rester ferme à son poste était vraisemblablement inutile.

Or vous n'êtes dans aucun de ces trois cas. Le combat, c'est vrai, ne donne pour le moment aucun indice d'approcher de sa fin. Mais le Saint Siège connaît tout cela et s'il voulait mettre fin à cette lutte par notre retraite il n'aurait qu'à nous le signifier. Au contraire vous savez qu'il veut que nous restions à notre poste, pour mener à bien la lutte, tout en recommandant la prudence et la modération. D'ailleurs toutes les éventuelles conséquences fâcheuses de cette lutte retomberaient plutôt sur le commandant que sur les soldats. En tous cas, au moment où vous avez librement choisi de vous dévouer au service de cette Eglise vous connaissiez bien les difficultés qui vous attendaient.... Cela étant vous n'avez, à mon avis, aucune raison suffisante pour abandonner votre premier choix...»

Nous ne suivrons pas le Patriarche dans toutes les quatre longues pages de sa lettre. Il y démolit, à la lumière de la foi et de la raison, toutes les difficultés alléguées par son Chancelier. Celui-ci en homme de foi vive qu'il était, se rendit immédiatement aux raisons exposées par son Supérieur et reprit courageusement son travail.

Le retour triomphal de Mgr Valerga à Jérusalem

D'ailleurs le Seigneur lui préparait bientôt la grande consolation de voir de ses propres yeux le retour triomphal de son Patriarche dans la Ville Sainte.

Profondément ému par les témoignages d'affection prodigués en ce jour par la population catholique de Jérusalem à son pasteur, il écrivit une magnifique lettre au Rédacteur du journal parisien *l'Univers*, qui la publia en entier dans le numéro du 24 Septembre 1854. En voici quelques extraits tirés des *Mémoires* de D. Morétain qui la reproduit en entier (181 ss.):

« Dieu n'envoie jamais à son Eglise des temps d'épreuves, sans lui ménager des joies et des consolations. Il y a à peine une année que le Patriarche de Jérusalem était contraint de sortir de Beit Jala, après avoir vu dans l'espace de 4 mois son domicile plusieurs fois envahi, les vitres brisées, ses gens maltraités, sa personne grossièrement insultée, après avoir été forcé, pour se soustraire à des actes de violence encore plus graves, durant une nuit d'angoisse chercher un asile dans la hutte d'un arabe. Aujourd'hui il rentre triomphant à Jérusalem...

Mgr Valerga désirait rentrer à Jérusalem la nuit, sans bruit et sans éclat, mais Mr le Consul de France, dont on connaît la conduite admirable dans cette affaire et qui depuis 6 mois avait fait de fréquents voyages à Jaffa dans le but d'adoucir les peines du digne Patriarche de la Ville Sainte, fit violence à la modestie du Prélat et lui représenta qu'agir de la sorte serait contrarier les sentiments de la population catholique. Il ajouta que puisque, il y a six mois son départ de Beit Jala avait été forcé et comme furtif, il était de la dignité de Sa personne et de l'honneur de la puissance qui avait obtenu des actes réparateurs, que son retour fût public et que par là les Latins, si longtemps humiliés dans la personne de leur premier Pasteur, donnent un libre essort aux manifestations de leur joie et de leur allégresse ».

Suit la description des manifestations populaires et officielles qui se déroulèrent pendant la journée historique du 21 Août et les deux jours suivants, où le Patriarche reçut les visites de félicitation du Pacha, des membres de son Mejlis, du chef militaire de la garnison, des Consuls, y compris ceux d'Angleterre et de Prusse, du Patriarche arménien, du Moufti, des Cheiks des tribus arabes, etc. D. Théophane conclut :

« Environné d'estime, de respect et d'amour, le vertueux Patriarche de Jérusalem goûte en ce moment les consolations que lui ont mérité les rudes épreuves qu'il vient de traverser...

Mgr Valerga se prépare dans le calme de la prière et de l'étude à combattre encore les combats du Seigneur, si le bien de l'Eglise de Jérusalem le demande, heureux de donner, comme son Divin Maître, sa vie pour ses brebis. »

Trois jours après son retour à la Ville Sainte, Mgr Valerga, accompagné de son Chancelier D. Dequevauviller et de son secrétaire



Eglise, Séminaire et Presbytère de Beit Jala comme ils se présentaient avant la mort de D. Dequevauviller (1864)

D. Cardito, rendait visite au nouveau Gouverneur de Jérusalem, Jacob Pacha. Le pacha les reçut avec beaucoup de courtoisie et manifesta le plus vif désir d'exécuter au plus tôt les nouveaux ordres de la Sublime Porte. Il demanda au Patriarche quel emplacement il désirait à Beit Jala pour construire son église et son couvent.

Il fut convenu que l'on se rendrait le surlendemain à Beit Jala pour procéder à la délimitation du terrain destiné à la nouvelle église.

« Le samedi, 26 Août, le chancelier et le secrétaire du Patriarche se rendirent à Beit Jala avec deux personnes du Consulat de France. Le Pacha y envoya de son côté son *Khyaya* (le premier officier de sa maison) avec le moufti et cinq ou six membres du conseil de la province, ceux-là même

qui précédemment s'étaient montrés les plus hostiles aux Latins, mais qui maintenant ont une tout autre attitude.

On fit choix d'un terrain assez vaste dont les limites furent tracées en présence du *Khyaya* et des *effendis* du Divan tout entier qui arrivèrent bientôt après les autres. Il y avait des *effendis* qui n'accordaient qu'un tout petit morceau de terrain, juste ce qu'il fallait pour construire une église et rien de plus.

M. l'abbé Cardito, qui avait assisté à la visite faite au Pacha par Monseigneur et qui avait entendu ce qu'il avait dit, fit observer que c'était bien pour une église mais insuffisant pour un couvent selon les intentions du Pacha. Le lieutenant répondit que c'était juste et selon la volonté du Pacha, et indiqua une étendue plus grande mais irrégulière. M. le Chancelier dit que ce serait mieux si le terrain était carré; alors il laissa libre de couper encore plus grand pour former ce carré, en s'écriant: «Ce sera pour les jardins, les cours et les dépendances.» Il désigna un assez vaste carré, suffisamment vaste pour cela. Ce terrain était l'aire où les gens de Beit Jala battaient leur grain. La tradition de Beit Jala et du pays environnant veut que ce soit là l'aire où Gédéon battait son blé., et la partie qui se trouve à l'angle nord-ouest et qui est dans la cours de l'établissement maintenant, s'est appelée de tout temps *Arâq el Jizzeb*, c'est-à-dire «rocher de la toison».

On lut le firman au milieu de l'emplacement désigné, devant un certain nombre d'habitants de Beit Jala accourus pour voir ce qui se passait et appelés par le lieutenant du Pacha pour leur signifier que ce terrain était concédé par le Sultan au Patriarche, et prévenait les propriétaires qu'ils auraient à se rendre à Jérusalem chez le Pacha pour en recevoir le prix. Il termina en défendant, dans le termes les plus forts, d'inquiéter les gens et les ouvriers du Patriarche, menaçant d'une punition exemplaire quiconque contreviendrait à cet ordre. Il eut soin d'ajouter qu'on ne devait pas non plus les empêcher d'habiter la maison que le Patriarche avait précédemment achetée.

Les *effendis* s'assirent ensuite sous les arbres et firent un déjeuner avec les provisions qu'ils avaient apportées, en attendant le dîner que Monseigneur leur avait fait préparer au couvent latin de Bethléem, où l'on se rendit avec une escorte d'une vingtaine de soldats et de *kawas* marchant au son du fifre et du tambour.» (*Mémoires*, p. 190).

Voyages de D. Dequevauviller

Nous avons déjà signalé, en passant, deux voyages accomplis par D. Dequevauviller. Le premier eut lieu en 1851, quelques se-

maines après son arrivée dans la Ville Sainte. Ce fut un voyage de courte durée et de caractère personnel, ayant pour but de revoir la famille et les amis.

Le deuxième voyage, au contraire, fut entrepris sur ordre de S.B. Mgr Valerga en 1853 et dura plus de six mois (Juillet 1853-Janvier 1854). D. Théophane toucha d'abord Rome, où il traita plusieurs affaires avec la Propagande. Il fit route ensuite pour Lyon, où il prit contact avec le Conseil local de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Il parvint enfin à Paris, où il séjourna longuement et entra en relation étroite avec le Conseil central de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. afin de solliciter les secours que les oeuvres naissantes du Patriarcat exigeaient.

Voici ce qu'il écrit à son Patriarche, en date du 28 Août 1853 :

« J'ai trouvé sympathie et bienveillance auprès du Conseil de Lyon, mais il me semble que celui de Paris, qui m'a témoigné beaucoup d'intérêt, a plus de grandeur et de largeur de vue...»

Une deuxième question que D. Dequevauviller devait traiter à Paris était celle de la reconnaissance de l'Ordre Equestre du Saint Sépulcre et de ses décorations de la part du Gouvernement français. Une campagne de dénigration avait en effet été lancée contre cet Ordre chevaleresque par l'Ordre National de la Légion d'Honneur qui voyait de mauvais oeil un nouveau compétiteur.

Troisièmement D. Théophane devait, par ordre du Patriarche, conférer avec le Ministre des Affaires Etrangères sur la « Question des Lieux Saints ».

« Samedi dernier j'ai eu une longue conférence avec le Ministre des Affaires Etrangères. Vous devinez bien, Monseigneur, tout ce que j'ai dit sur la question des Lieux Saints et sur la déplorable situation qui vient de nous être faite par les derniers événements. Sur ce point important; Monseigneur, ma conviction est faite; *La question des Lieux Saints est irréparablement perdue.* Tous nos hommes d'Etat tremblent devant la Russie. Je me suis servi dans l'entretien des expressions les plus énergiques, mais inutilement. » (*Lettre à Mgr Valerga, Paris, 15 Sept. 1853*).

Le 9 Octobre 1853, D. Dequevauviller porte la question des Lieux Saints directement devant l'Empereur Napoléon III.

« Le 9 du courant j'ai eu à St. Cloud une audience de l'Empereur et de l'Impératrice. L'Empereur m'a mis à même de lui parler de la question des Lieux Saints lorsqu'il m'a demandé si enfin les concessions faites au mois de février 1852 n'avaient pas été exécutées. Je lui ai répondu avec autant de liberté que de vérité et j'ai de plus attiré son attention sur la grande coupole, [du St. Sépulcre]. J'ai trouvé l'Empereur réservé, même un peu embarrassé, car il comprend fort bien que la France subit un échec bien humiliant dans cette question. Sur ce point cependant il m'a dit que les événements qui sont à la veille de se produire [la guerre de Crimée?] permettront peut-être au Gouvernement de revenir sur beaucoup de choses. J'ai également entretenu l'Empereur de l'affaire de l'Ordre du St Sépulcre. J'ai fait valoir devant lui toutes les raisons que j'ai été heureux de retrouver dans la copie du Mémoire que vous lui avez adressé, mais qui n'était pas encore parvenu à cette date. L'Empereur me dit que pour lever toute difficulté et sauvegarder le principe du décret, il faudrait que le Pape se déclarât Grand Maître de l'Ordre. J'ai répondu que cela serait difficile, impossible peut-être; j'ai ajouté que l'Ordre était régi par des règlements émanés par le St. Siège... Enfin il me dit: « Nous nous occuperons de cette affaire et nous tâcherons de l'arranger. » Je regrette infiniment, Monseigneur, que votre Mémoire ne soit pas arrivé quelques jours plus tôt. Comme l'Empereur est à Compiègne depuis huit jours, j'ignore l'effet que ce document aura produit sur lui. Je ne manquerai pas de m'en enquérir. J'oubliais de vous marquer que l'Empereur m'a dit encore: « Assurez le Patriarche de Jérusalem de mes sympathies. »

« Quant à l'Impératrice, elle a été très gracieuse et a agréé avec une satisfaction bien marquée la Croix que je lui ai présentée après y avoir fait quelques changements. C'est trois jours après que L.L. M.M. me faisaient remettre 4000 f. »
(*Lettre à Mgr Valerga, Paris, 19 Octobre 1953*).

D. Théophane, suivant les instructions de son Supérieur, doit penser aussi, pendant son voyage, à la bibliothèque du Patriarcat.

« J'ai obtenu pour notre bibliothèque la collection complète des *Annales de la Propagation de la Foi*. Je les fais relier en ce moment. Cette reliure coûtera de 20 à 25 f. Je me suis décidé aussi à faire l'acquisition des *SS. Pères* chez Migne. 155 volumes du texte latin ont paru. Cet ouvrage sera terminé à la fin de 1854. Il manque encore environ 54 ou 50 volumes. Avec la reliure pleine et pour toute la col-

lection des volumes parus et à paraître, je paie 1.400 f., mais avec une prime de 8 ou 10 autres volumes également reliés et du même format. L'abbé Migne se charge des caisses, emballage et routage jusqu'à Marseille, franco bien entendu. » (*ibid.*)

Le troisième et dernier voyage entrepris par D. Dequevauviller, par ordre de Mgr Valerga, fut celui de 1856-57.

D. Théophane quitta Jaffa le 29 Octobre 1856 et refit le même parcours qu'en 1853: Rome, Lyon, Paris. Malheureusement nous ne possédons pas les lettres adressées par lui au Patriarche, pendant son séjour en Europe. Nous avons cependant la chance d'avoir au moins celles que lui écrivait ce dernier. Elles sont au nombre de 16, la plupart écrites sur papier in-quarto, avec l'écriture mince et plutôt serrée du premier Patriarche.

Ces lettres nous font connaître l'itinéraire suivi par D. Théophane et les principales affaires qu'il eut à traiter. Elles ne diffèrent guère de celles dont il eut à s'occuper pendant son voyage précédent en 1853-54, à savoir: solliciter des secours de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi pour les missions patriarcales, en particulier pour celle de Beit Jala et pour l'hôpital ouvert par le Patriarche à Jérusalem; traiter avec le Gouvernement français la question des Lieux Saints, et en particulier celle de l'église Sainte-Anne à Jérusalem qui venait d'être remise par la Sublime Porte à la France (1 Nov. 1856) et que celle-ci se proposait, à ce moment, de céder, — par l'entremise du Saint-Siège — au Patriarche, pour en faire sa cathédrale; recruter des missionnaires volontaires pour le diocèse de Jérusalem; pourvoir des vases et des ornements sacrés pour les églises et des fournitures pour le Séminaire; acquérir de nouveaux ouvrages pour la bibliothèque, etc.

D. Théophane, à en juger par les lettres du Patriarche, remplit une fois de plus sa tâche à la pleine satisfaction de son supérieur. Vers la fin de Juin 1857, il était de retour à Jérusalem.

Au service des Communautés Religieuses

Le rétablissement du Patriarcat Latin en 1847 avait ouvert la porte du diocèse de Jérusalem aux Communautés religieuses.

Les *Soeurs de St. Joseph de l'Apparition* de Marseille furent les premières à arriver dans la Ville Sainte (1848). Elles furent suivies en 1855 par les *Religieuses de N.D. de Nazareth* et en 1856 par les *Religieuses de N.D. de Sion*.

D. Dequevauviller qui se trouvait encore à Constantinople au moment de l'arrivée à Jérusalem des Soeurs de St. Joseph, fut au

contraire l'instrument choisi par la Providence pour faciliter l'établissement en Terre Sainte des Religieuses de N.D. de Nazareth.

Vu l'importance du rôle joué par lui dans cette fondation nous en donneront, dans un article séparé, un relation circonstanciée en nous servant de l'ouvrage intitulé « *Vie de la Révérende Mère Victorine Helot, religieuse de Nazareth, deuxième supérieure générale de la Congrégation (1813-1900).* » Cet ouvrage, imprimé à Paris en 1919, consacre plus de 50 pages à la fondation de Nazareth. Nous en tirerons



Le R.P. Alphonse-Marie Ratisbonne (1812-1884)

quelques extraits qui montrent le zèle extraordinaire déployé par D. Théophile pour l'établissement des Religieuses de Nazareth en Galilée.

Quant aux Religieuses de N.D. de Sion nous ne possédons pas de documentation écrite semblable. Nous savons toutefois que D. Dequevauviller fut l'un de ceux qui encouragèrent par tous les moyens la fondation de l'Ecce Homo.

Ce fut lui d'abord qui accueillit dans la Ville Sainte le Père Alphonse-Marie Ratisbonne, le grand converti auquel la Sainte Vierge avait apparu dans l'église de St. Andrea delle Fratte à Rome en 1842.

Le 12 Septembre 1855 le P. Alphonse-Marie arrivait pour la première fois dans la Ville Sainte.

Nous lisons dans le tome II de l'ouvrage *Le T.R. Père Marie-Théodore Ratisbonne* (Paris, 1903) ce qui suit :

« A la vue de Jérusalem... tous les pèlerins tombèrent à genoux, le front dans la poussière et les yeux pleins de larmes... »

L'émotion du Père Marie fut si intense, qu'au témoignage de l'abbé Dequevauviller, chancelier du Patriarcat, on eut grand peine à l'arracher, lorsqu'il fallut remonter à cheval..

Les pèlerins descendirent ensemble à l'Hospice des RR. PP. Franciscains et allèrent s'agenouiller ensuite au Saint-Sépulcre: c'était le 12 Septembre 1855. »

La visite des Lieux Saints de Jérusalem et Bethléem accomplie, le voeu le plus ardent du père Marie était de recontrer Mgr Valerga, pour implorer le permis d'introduire dans la Ville Sainte les Filles de Sion. Le Patriarce se trouvant en tournée pastorale en Galilée, le Père Marie, accompagné de Mgr Level et de l'abbé Reinach prit la route de Nazareth. C'est, dans la cité de Marie que le Père Marie put enfin avoir sa première entrevue avec le Patriarce.

« Mgr Valerga avait environ 43 ans. Une exquise bonté tempérait en lui la majesté de la contenance et la fermeté du caractère. Il daigna me recevoir avec la plus paternelle affabilité, et me mit lui-même sur la voie de ce que j'avais à lui demander. Je lui exposai donc la raison de mon pèlerinage et le plan de l'oeuvre que j'aspirais à établir à Jérusalem. Le Patriarce m'écouta avec la plus sérieuse attention, et sans hésiter un instant, il me répondit ces paroles textuelles: « Je connais votre Congrégation. Je vous donne toute autorisation pour établir votre oeuvre dans mon diocèse. Vous ne rencontrerez de ma part aucun obstacle en ce qui regarde le spirituel; mais je dois vous prévenir que je ne pourrai rien pour vous quant au temporel. Le Patriarcat renaissant réclame toutes mes ressources. »

A mon tour, agenouillé aux pieds de Son Excellence pour le remercier et réclamer sa bénédiction, je lui fit la déclaration suivante: « Loin de moi, Monseigneur, la pensée de vous devenir une nouvelle charge; je désire au contraire vous venir en aide par l'oeuvre même dont il est question. Jamais je ne solliciterai aucun secours matériel de Votre Excellence; et nos établissements seront toujours ouverts gratuitement.

dans la mesure du possible, aux pauvres enfants recommandés par le Patriarcat. »

Mgr Valerga, s'il ne pouvait coopérer à l'entreprise du Père Marie, désirait du moins affirmer la sympathie qu'elle lui inspirait. C'est pourquoi, avec la sollicitude d'un père, il invita le prêtre de Notre-Dame de Sion à se joindre à son escorte, et lui offrit l'hospitalité de sa demeure. Cette hospitalité généreuse [de 1855 à 1860] devint une sorte de noviciat durant lequel, à l'école du saint prélat, le Père Marie apprit à connaître à fond les hommes et les choses d'Orient.»

Pendant les longs mois que le Père Marie passa, à plusieurs reprises, au Patriarcat, avant de se fixer à l'Ecce Homo (Mars 1860), les liens d'une amitié profonde et sincère se resserrèrent entre lui et D. Théophane.

Cette amitié s'étendait également au frère du Père Marie, le T.R. Père Théodore Ratisbonne, fondateur de la Congrégation des Religieuses de N.D. de Sion. Pendant son pèlerinage à Jérusalem, en Octobre-Novembre 1858, le Père Théodore fut aussi l'hôte du Patriarcat, où il logea avec son compagnon de voyage. (*Vie du T.R.P. Théodore Ratisbonne*, t. II, pages 45 et 58.)

Les *Annales de la Congrégation de la Mission* (Paris, 1852) dans la description d'un *Voyage de Constantinople à Jérusalem* (pages 301-388) nous parlent de l'assistance donnée par D. Théophane Dequevauviller aux deux premières *Filles de la Charité* qui visitèrent Jérusalem en 1852. La Sœur Lesueur et la Sœur Augustine, en compagnie du Père Bonnieu, lazariste, de l'abbé Cor et d'un père dominicain, arrivèrent dans la Ville Sainte au mois de Mars. On les conduisit tout droit à la Casa-Nova des Pères Franciscains où ils reçurent immédiatement la visite de l'abbé Dequevauviller.

« Nous reçumes la visite de M. Théophane, chancelier du Patriarcat, qui venait nous offrir ses services et se mettre à notre disposition pendant notre séjour dans le pays... » (*Annales*, page 320).

En effet il les accompagna dès le lendemain matin dans la visite, des principaux sanctuaires.

« Le même jour - continue le Père Bonnieu - j'allais offrir mes hommages à Mgr le Patriarcat. Je l'avais connu à Constantinople, lorsque, à son retour de Perse, il nous fit l'honneur de loger chez nous. Il a été plein de bonté pour nos Sœurs et pour moi, pendant tout notre séjour à Jérusalem; deux fois j'ai été invité à sa table.» (*Annales*, page 325).

Vicaire Général

Pendant ses 25 ans d'épiscopat, Mgr Valerga, eut à faire de longs et fréquents voyages à l'étranger! Ces voyages avaient ordinairement pour but Rome, Lyon, Paris, Constantinople. En 1868 un voyage exténuant conduisit le Patriarche jusqu'à Vienne, Munich, Cologne, Bruxelles, Paris, Madrid.

Outre ses grands voyages, le Patriarche eut à faire de fréquentes visites au Liban et en Syrie, surtout à partir de l'année 1858, où il fut chargé par le Saint Siège de l'administration de la Délégation Apostolique de Syrie et du Vicariat d'Alep.

Pendant ses absences prolongées, Mgr Valerga confiait toujours à D. Dequevauviller la charge de le remplacer à Jérusalem pour l'expédition des affaires du Patriarcat.

Il ne manquait jamais, avant son départ, de laisser par écrit à son remplaçant des instructions précises. On garde soigneusement aux Archives du Patriarcat quelques-unes de ces feuilles qui montrent jusqu'à quel point le grand Patriarche était soucieux du bon ordre et de la discipline pendant son absence.

D. Dequevauviller, qui avait un sens très vif de la responsabilité, ne se contentait pas de se conformer scrupuleusement aux instructions reçues, mais il se tenait régulièrement en relation épistolaire avec son Supérieur. Il l'informait de toute question importante et sollicitait des directives.

Mgr Valerga, qui connaissait la droiture et la scrupuleuse fidélité de son « locum tenens » voulut en 1862, au moment de son départ pour Rome, lui donner un témoignage de sa confiance: il le nomma son *Vicaire Général*.

La charge n'était pas facile et les difficultés que le nouveau Vicaire dut rencontrer dans l'exercice de sa lourde tâche furent telles qu'il songea, peu de temps après, à se démettre.

Le Patriarche venait de rentrer de Rome et D. Théophile lui présenta sa démission:

« Votre Excellence s'est plu à me donner une marque bien grande de sa confiance à laquelle j'ai été extrêmement sensible, lorsque, dans le courant de la présente année, elle m'a fait l'honneur de me nommer son Vicaire Général pour le diocèse patriarcal de Jérusalem.

Néanmoins, Monseigneur, souffrez qu'aujourd'hui pour des motifs que vous connaissez en partie et que je suis prêt à développer et à compléter, je vienne par la présente vous prier d'agréer ma démission de cette charge. » (*Lettre du 1er décembre 1862*).

Mgr Valerga, loin d'accepter la démission, dans une lettre datée de Beit Jala le 2 décembre 1862, l'encourageait à rester vaillamment à son poste de travail, malgré toute difficulté.

« J'ignore - lui disait le Patriarche - les raisons intimes qui peuvent vous avoir suggéré cette détermination... Cependant, quoi qu'elles soient, je suis persuadé que ces raisons personnelles doivent céder devant les exigences de la situation actuelle...

Vous continuerez donc, aussi longtemps que le Seigneur voudra, à exercer avec zèle et ardeur la tâche que le Bon Dieu vous a confiée, Ne perdez pas de vue que la première condition pour le succès dans les œuvres — celles religieuses surtout — est l'abnégation. Et si jamais la justice des hommes faisait défaut dans ses appréciations autour de notre façon d'agir, nous devons trouver en cela une plus forte raison pour espérer une récompense plus sûre et plus large de Dieu lui-même. »

D. Dequevauviller se remit donc avec courage à sa tâche. Le Bon Dieu lui accordait encore deux ans de vie, pendant lesquelles il se dépensa sans réserve jusqu'au bout de ses forces.¹

Sa mort

Le 39 Août 1864, D. Théophile adressait sa dernière lettre au Patriarche, qui se trouvait alors au Liban pour les affaires de la Délégation Apostolique. Elle est écrite, comme à l'ordinaire, sur quatre grandes pages, d'une main ferme et d'un caractère bien formé qui rend la lecture facile et agréable. Rien ne faisait supposer en ce moment la fin rapide qui attendait son auteur, qui n'était alors que dans sa 53ème année.

Trois mois plus tard, le 25 Novembre, D. Théophile était emporté par une attaque violente de typhus. Il mourut à Jérusalem, très probablement dans l'ancien patriarcat ou dans le petit hôpital fondé par Mgr. Valerga.

Depuis quatre ans (1860) on travaillait à la construction du nouveau patriarcat et de la concathédrale contiguë. Les murs périmétraux de celle-ci ne dépassaient pas encore les trois mètres de hauteur. Le caveau destiné à la sépulture du Clergé avait été cependant terminé. C'est dans le sous-sol de cette concathédrale, pour la construction de

1. « Son nom fut prononcé quand il s'agit de pourvoir à la coadjutorerie de l'Eglise métropolitaine de Babylone, dont le siège est à Mossoul. Dieu en décida autrement. Il voulut être lui-même la récompense de son bon et fidèle serviteur. » (*Vie de M. Padé*, p. 400).

laquelle D. Théophane avait tant travaillé, qu'il fut enseveli, le premier parmi les nombreux prêtres, qui y furent enterrés au cours des années de 1864 à 1925. Il repose toujours dans ce caveau de la famille patriarcale, tout près de la petite fenêtre du fond.

Son souvenir

Longtemps après sa mort, on garda de D. Dequevauviller le meilleur souvenir comme d'un prêtre pieux et exemplaire.

D. Félix Valerga, dont nous avons parlé plus haut, en écrivant en 1907 la *Vie de Mgr Valerga* nous dit de D. Théophane:

« J'ai eu la chance de vivre avec lui au Patriarcat deux ans. J'ai pu ainsi admirer ses talents et ses remarquables vertus... Habile en tout, il savait se faire aimer et craindre à la fois.

Il avait une habilité spéciale pour entretenir et cultiver les amitiés par une correspondance fréquente avec les plus distingués pèlerins et personnages; ce qui faisait de lui une colonne de soutien pour le Patriarcat et constituait une source abondante de secours pour les œuvres naissantes...

Un prêtre français se proposa (*plusieurs années après sa mort*) d'écrire sa biographie et s'adressa à moi pour avoir des informations. Malheureusement à ce moment mes occupations (*D. Valerga était à Rome*) ne me permirent pas de satisfaire sa demande et je me contentai de l'adresser à certaines personnes du Patriarcat qui avaient bien connu le défunt. J'ignore si la chose eut suite. » (*Vie de Mgr Valerga*, p. 151-153.)

A ma connaissance, une vie de D. Dequevauviller ne fut jamais écrite.

J'ai pensé toutefois que ce prêtre zélé et vaillant méritait — à l'occasion du premier centenaire de sa mort, — que son souvenir fut brièvement évoqué, J'ai essayé dans ces quelques pages de faire revivre, devant les lecteurs du *Moniteur Diocésain*, les traits les plus saillants de cette magnifique figure sacerdotale.

D. Dequevauviller fut indubitablement un des missionnaires patriarcaux de la première heure qui ont le plus mérité du Diocèse de Jérusalem et de l'Eglise.